

« American zombies wake up and revolt »¹

Samantha Bell : Je pense que trop de gens ne font que trainer et ils attendent que les choses arrivent, mais si personne ne s'impose et parle des injustices, alors rien ne se fait.

Canning : Est-ce que votre père est un héros ?

Samantha Bell : Oui parce que maintenant peut-être que les gens vont écouter.

Canning : Est-ce que vous espérez que quelque chose va changer à cause de cette tragédie ?

Samantha Bell : Tout. Absolument tout

Interview téléphonique entre *ABC Good Morning America* et Samantha Bell, fille de Joe Stack, 22/2/2010

Certains actes obstinément décrits comme incongrus par la presse écrite et par les journaux télévisés d'un certain moment historique sont pourtant monnaie courante dans le quotidien de leurs contemporains, transparents dans leurs mobiles, partageables bien que très lourds en conséquences. Car il y a quelque chose qu'on pourrait appeler une économie du communicable, un système changeant régi par des évidences affectives qui s'affirment sans être nécessairement le résultat d'une politique ciblée ou d'un quelconque complot. Cette économie, ainsi que tout ce qui n'est pas gouvernable, fait peur.

Le 18 février 2010 un ingénieur informatique cinquantenaire prit un petit avion pour aller s'abattre sur les bureaux de l'I.R.S. d'Austin, où l'agitation routinière se répétait toujours égale à elle-même. A 9 heures 45 du matin les employés devaient échanger quelques mots autour des machines à café, ou bien être assis sur des fauteuils à roulettes, les yeux rivés à un écran d'ordinateur ou transiter dans les couloirs feutrés comme des somnambules sans aucun besoin de regarder un environnement trop familier. Le trafic courait sur le grand axe qui côtoyait l'énorme bâtiment : les véhicules conduits par les gens qui se déplacent pour travailler, les camions qui transportent des marchandises, la machine à polluer des tubes d'échappement, des téléphones portables, des ondes électromagnétiques du wi-fi remplissait l'atmosphère de ce matin texan alors que du ciel arrivait une interruption, pas plus meurtrière que tout le reste.

Joseph Stack fit une seule victime, Vernon Hunter, un vétéran du Vietnam, si on considère que lui-même n'était plus vraiment vivant. Il n'a fait, dit-il, que rajouter son corps à la longue liste des massacrés par les impôts, l'Etat, l'assurance maladie et le cours ordinaire du capitalisme, « business as usual ».

Sa femme dit comprendre facilement ce qui s'était passé : « on prend sa rage dans à deux mains et on le fait » : on peut passer à l'acte aussi facilement que l'on boit un verre d'eau.

Ce qu'on a essayé de faire de Joseph Andrew Stack fait partie d'une stratégie d'effacement systématique des traces des crimes capitalistes. En qualifiant son geste de « violent » on détruit la vraie violence qui l'a rendu inévitable. C'est contre cela sans doute que Joseph Stack a écrit et posté sur internet sa lettre, pour ne pas laisser libre cours au malentendu et aux conjectures. Non pas pour que quelqu'un suive son exemple,

¹ Tiré de la lettre de Joseph Stack

mais pour que, bien au contraire, son histoire ne se répète plus jamais, pour que les zombies américains se réveillent et s'insurgent.

On peut lire dans un article du New York Times du 18 février 2010² que « quelques heures après l'accident, avant que la mort ou même l'identité du pilote soient confirmées, la police excluait toute sorte de lien avec des groupes terroristes ou des causes politiques : « La chose essentielle que je veux mettre en avant ici c'est que celui-ci est un incident isolé ; il n'y a aucune raison de s'alarmer » dit le chef de la police d'Austin, Art Acevedo, dans une conférence de presse télévisée à midi. Lorsque on lui demanda comment pouvait-il en être sûr, M. Acevedo dit, « Vous devez me croire, n'est-ce pas ? » A l'heure de la guerre contre la terreur, où tout geste politique, de la manifestation non autorisée au bris d'une vitrine, est classé comme terroriste, Joseph Stack, d'après ce qu'on peut lire et entendre sur son compte, est juste quelqu'un qui avait pour un court instant perdu la raison.

La lettre qui suit ces lignes est tragiquement banale, absolument ordinaire dans ce qu'elle décrit : l'histoire d'un homme qui se heurte pendant toute sa vie à la monstruosité kafkaienne de l'Etat et à la sauvagerie criminelle du libéralisme, qui est pris en étau entre le besoin de donner du sens à ce qu'il vit et le besoin de payer ses factures.

Ces deux besoins sont, on le sait, inconciliables pour la grande majorité. Les alternatives devant ce constat sont deux : soit mourir à l'intérieur d'un corps qui poursuit sa vie biologique, c'est à dire travailler pour 'vivre', mais en fait travailler en sachant qu'on tue tout ce pourquoi on devrait véritablement rester vivant. Ou bien en finir avec son existence, mais alors comment et à quel moment? Celui de Joseph Stack est un des rares suicides qui a voulu se transformer en acte de guerre (d'où l'importance de sa « déclaration »).

A défaut de pouvoir s'armer contre ce qui l'avait détruit pendant toute sa vie, Mr Big Brother International Revenue Service (le bureau des Impôts) sans rejouer la partition des fusillades dans la foule dont Columbine est le prototype³, Joseph Stack n'a pas voulu associer son départ de ce monde avec l'acte surréaliste le plus simple et il a choisi un autre moyen pour frapper au cœur de l'indifférence générale. Un avion qui s'abat sur un bâtiment réactive sans faute les fantasmes du onze septembre ; dans ce cas précis il éclaire la face cachée de ce même american way of life qui serait menacé par « l'axe du mal ». Ce geste terroriste qui n'en est pas un⁴ n'est point une affaire d'étrangers barbares et hostiles aux valeurs de la démocratie. Stack est 100% américain, imbibé des idéaux de son pays et son exemple prouve que la guerre y fait rage au plus profond de chaque foyer : d'ailleurs c'est à sa propre maison qu'il a mis le feu avant de monter dans l'avion.

Stack, et c'est là où réside tout l'intérêt de son histoire, n'est pas un héros. Ce qu'il a fait n'est pas défendable, ce n'est même pas, techniquement parlant, « juste », car son cas avait atteint le point où se faire justice devient impossible, tant le dommage est grand.

² <http://www.nytimes.com/2010/02/19/us/19crash.html>

³ Cinq jours avant le suicide de Stack, Amy Bishop, neurobiologiste à l'Université de Ray Garner en Alabama, a ouvert le feu sur ses collègues lors d'une réunion en tuant trois personnes : il paraît que son contrat n'allait pas être renouvelé.

⁴ Nous ne pouvons pas développer ici des réflexions pourtant nécessaires sur le glissement récent des frontières du « politique » ou de ce qui peut-être classé comme tel. Dans les périodes insurrectionnelles on remarque que des régions de la vie qui étaient exclues du domaine du politique (en Soixante-huit, par exemple, la jeunesse, les femmes, la sexualité etc.) y sont incluses. A présent beaucoup de manifestations publiques symboliques historiquement acceptées et traitées comme politiques sont classées comme terroristes. Le glissement ultérieur consiste à traiter un geste terroriste comme un acte de folie. C'est à la lumière de ces récentes transformations que nous avons travaillé autour du concept de grève humaine.

Stack est un homme profondément quelconque, au regard placide, qui pose avec un chapeau de cow-boy pour la photo de son groupe musical amateur. Il aime ses enfants et petits enfants, il travaille dur, il pourrait être une pièce de l'herbier que Foucault disait avoir composé sous le titre de *Vie des hommes infâmes* avec les traces de quelques existences devenues « d'étranges poèmes »⁵, des « vies infimes devenues cendres dans les quelques phrases qui les ont abattues »⁶. Et homme infâme, au sens de obstinément loin de la célébrité, Stack l'était de son vivant, il n'y a eu que sa mort tragique pour le placer sous les réflecteurs malveillants des médias.

Des vies des hommes obscurs du passé Michel Foucault écrivait qu'elles avaient à un moment donné dû rencontrer « le regard du pouvoir et l'éclat de sa colère »⁷. « Des vies – continue Foucault – qui sont comme si elles n'avaient pas existé, des vies qui ne survivent que du heurt avec un pouvoir qui n'a voulu que les anéantir ou du moins les effacer, des vies qui ne nous reviennent que par l'effet de multiples hasards, voilà les infamies dont j'ai voulu ici ressembler quelques restes. »⁸ La seule différence entre ces destins et celui de Joseph Stack est que ce dernier a écrit de sa propre main une version de son histoire qui commence, cela ne fait pas de doute, avec le regard dévastateur de l'employé I.R.S. Big Brother sur ses économies, et qui se termine par l'offre à dernier de son propre corps, ses « 100 kilos de chair ».

La chaîne d'épisodes qui a mené à son dernier geste y est sciemment décrite en insistant sur les points qui relient sa vie qui pèse si peu avec les mouvements gigantesques de la richesse qui nous est constamment soustraite. La richesse est représentée par l'argent, mais ce dernier, et c'est bien clair à partir du moment où la mort est sur le plat de la balance, n'a aucune importance en tant que tel. Ce que l'argent dévore, ce qu'il empoisonne et comment il rend fade, insupportable, répugnante la vie de ceux et celles qui en sont privés, voici ce que Joseph Stack rend presque palpable dans ses derniers mots.

Si l'histoire de Joseph Stack nous trouble c'est qu'elle est aussi, dans une certaine mesure notre histoire, une histoire qui, comme il l'explique, commence il y a longtemps par l'écriture, par le besoin de comprendre qui se transforme en devoir d'agir, avec la compréhension lancinante que dans le monde « il n'y a pas assez de thérapie pour réparer tout ce qui est cassé ». Mais surtout une fois qu'on a reconnu les marques de l'intolérable dans tout ce qu'on vit, la sublimation dans une action indirecte telle l'écriture (par exemple ce que nous faisons ici et maintenant) devient impossible. « Je trouve le processus de (l') écrire – écrit-il - frustrant, ennuyeux, et probablement inutile... surtout compte tenu de ma grossière incapacité à articuler mes pensées à la lumière de la tempête qui s'agite dans ma tête. Ce qui est exactement thérapeutique (dans l'écriture) je ne peux pas le décrire avec certitude, mais une époque désespérée appelle à des mesures désespérées ».

La lettre plus encore que l'acte de Stack, ou pour être plus exact, le rapport entre ses lignes et son geste, nous condamne sans appel. L'inertie et l'indifférence générales sont pointées du doigt comme étant l'ennemi numéro 1 et à aucun moment justifiées comme étant ce qui nous permet de survivre à l'horreur de notre société. Son suicide – dans cette optique – n'est qu'un geste de grande santé : la seule interruption possible de l'éternel retour de l'intolérable.

⁵ Michel Foucault, *Les vies des hommes infâmes*, 1977 in *Dits et Ecrits*, vol III, Gallimard, Paris, 1994, p. 237.

⁶ Ibidem, p.238

⁷Ibidem, p. 242.

⁸ Ibidem, p.243

« Une fois j'ai lu que la définition de folie est répéter le même processus indéfiniment et attendre que le résultat soit soudainement différent. Je suis enfin prêt à arrêter cette folie. Ecoute, Monsieur Big Brother homme de l'I.R.S., essayons un truc différent ; prends mes cent kilos de viande et dors bien. »

Claire Fontaine, 8 mai 2010, Paris